Deuxième séance de lectures poétiques

(18 novembre 2023)

**Ma Bohème** (Cahier de Douai) (1870)

Arthur Rimbaud (1854-1891)

|  |  |
| --- | --- |
|  | Je m’en allais, les poings dans mes poches crevées ; |
|  | Mon paletot aussi devenait idéal ; |
|  | J’allais sous le ciel, Muse ! et j’étais ton féal ; |
|  | Oh ! là ! là ! que d’amours splendides j’ai rêvées ! |
|  |  |
| *5* | Mon unique culotte avait un large trou. |
|  | - Petit-Poucet rêveur, j’égrenais dans ma course |
|  | Des rimes. Mon auberge était à la Grande-Ourse. |
|  | - Mes étoiles au ciel avaient un doux frou-frou |
|  |  |
|  | Et je les écoutais, assis au bord des routes, |
| *10* | Ces bons soirs de septembre où je sentais des gouttes |
|  | De rosée à mon front, comme un vin de vigueur ; |
|  |  |
|  | Où, rimant au milieu des ombres fantastiques, |
|  | Comme des lyres, je tirais les élastiques |
|  | De mes souliers blessés, un pied près de mon cœur ! |
|  |  |

Ce poème, qui figure en dernier dans le deuxième Cahier deDouai, fut sans doute écrit à Douai, alors que Rimbaud, juste libéré de prison pour avoir voyagé en train jusqu’à Paris sans ticket, était hébergé par les sœurs Gindre, les tantes de son professeur G. Izambard. C’était en Août 1870. Rimbaud avait 16 ans et allait être ramené contre son gré à la maison familiale de Charleville et à la « Mother », son implacable mère.

 C’est un sonnet, mais dont l’agencement rimique ne suit pas les règles usuelles du sonnet fixées dès la Renaissance par Marot puis par Ronsard : abba, abba, ccd, eed ou ede. Rimbaud innove en brisant ce schéma et en adopte un nouveau : abba, cddc, eef, ggf et, alors que le premier tercet, dans les sonnets classiques, introduisait généralement un thème nouveau, dans ce poème, il traite du même sujet que les quatrains en une longue phrase qui s’étend jusqu’à la fin du sonnet, donnant une unité sémantique aux dix derniers vers.

 Ce qui frappe d’abord à la lecture du poème, c’est la richesse, la variété du langage poétique, sa densité en même temps que sa simplicité et le foisonnement des sonorités. Notons la prédominance des monosyllabes (poings, ciel, oh là là, trou, doux frou-frou, bord, bons soirs, front, vin, pied près, cœur) et les nombreux effets sonores soit assonantiques soit allitératifs

 Mon pa**let**ot aussi **de**venait i**dé**a**l**

A**ll**ais, c**ie**l, f**éal**, é**t**ais, **t**on

 Uni**que** **cu**lotte ; la**r**ge, t**r**ou

**Rê**veur, é**gr**enais

Etoi**l**es, cie**l** d**ou**x fr**ou**-fr**ou**

 A**ssi**s, **s**oirs, **se**ptembre, **se**ntais

**R**osée, f**r**ont, **v**in, **v**igueur

Rim**an**t, f**an**tas**tiques**, l**yr**es, t**ir**ais, élas**tiques**

 **S**oul**ier**s, ble**ssé**s, p**ie**d, pr**é**s.

 Quant au rythme, il n’obéit pas au balancement régulier de l’alexandrin avec la césure à l’hémistiche (souvenez-vous) :

 « J’ai longtemps /habité/ sous de vas/tes portiques »

 Dans ce poème, la césure est rarement à l’hémistiche et au lieu d’une coupure 6/6, nous avons, dans les vers 1 et 13, un schéma en 4/8 ; dans le vers 4, un schéma 3/9, dans le vers7, nous avons même 2/10(ou 3/10, dans le vers 12 1/11 (ou 1/12) et 5/8 au vers 13, si l’on prend en compte la syllabe finale inaccentuée.

Notez également les enjambements aux vers 7, 11 et 14 et les rimes insolites comme « crevées-rêvées » ou « trou-frou-frou » ou encore « fantastiques-élastiques ». Ces multiples variations donnent au poème une allure primesautière et désinvolte qui ne manque pas de charme, à laquelle participent les finales inaccentuées (rimes, course, Ourse, routes, gouttes, fantastiques, élastiques) qui allongent insensiblement le vers et le terminent en soupir.

 Le poème est une véritable chambre d’échos et sa musique nous emporte par l’évocation de cette expérience si particulière.

 **Quelle est donc cette expérience** ?

 C’est celle d’un enfant vagabond fuguant et errant dans le dénuement, couchant à la belle étoile, épousant la beauté de la nature. Les poches de sa culotte sont crevées, cette unique culotte a un large trou, il n’a que le ciel pour toit, les constellations pour auberge, ses souliers sont blessés (remarquez la belle hypallage, figure de style qui consiste à appliquer à un substantif un adjectif d’un ordre différent ; souvenez-vous des « cafés éclatants » du poème de Rimbaud : Roman) il est assis le soir recroquevillé, la tête dans les genoux. La bohème d’Arthur n’est pas celle, urbaine, de Baudelaire ni d’Aznavour, elle est « Ma Bohème », une pure errance, celle des bohémiens, l’essence même de la vie rimbaldienne. « Je ne suis qu’un piéton, c’est tout » disait-il. On comprend pourquoi il fut l’idole de Jack Kerouac et de tous les poètes américains de la génération Beat  (Allan Ginsberg, William Burroughs) « On the Road » again.(ajouta Lavilliers) de Bob Dylan (dont la précocité est semblable à la sienne) ainsi que de la poétesse et chanteuse punk Patti Smith, qui a aujourd’hui 76 ans et qui, sa vie entière, fut « habitée » par Rimbaud, au point de venir faire trois pèlerinages à Charleville et d’acheter un terrain sur l’emplacement de l’ancienne ferme de la famille Rimbaud à Roche, face au pan de mur, seul vestige du grenier où Rimbaud avait écrit Une Saison en Enfer.

 Mais ce vagabond est aussi un poète et il sème sa route de rimes, comme le Petit Poucet semait la sienne de cailloux ; c’est aussi pour laisser des traces, des repères, des graines qui pourraient germer. (C’est le sens du verbe égrener). Il fait tout cela en marchant, sans but, sans contrainte, sans lois, dans une totale liberté : (« Je m’en allais, j’allais, j’égrenais) ». Les murs de sa maison sont le ciel, la Grande Ourse et les étoiles ; il y trouve sa raison de vivre, son confort, sa nourriture, son auberge, cette auberge si chère au poète, reposante étape dans son errance, à laquelle il consacra deux beaux poèmes : « Au Cabaret Vert » et « Maline ». Ici son auberge est celle de l’étoile polaire qui jadis guida les Rois Mages. Remarquez tous ces possessifs qui indiquent qu’il est le maître de la nature (ma bohème, mon auberge, mes étoiles) ou du moins qu’il a un rapport privilégié sinon exclusif avec elle.

 Son dénuement (qui rappelle celui des « Effarés ») est tel que, outre ses poches crevées, sa culotte trouée, son paletot (un vieux mot aujourd’hui désuet qui signifie veston) est si élimé qu’il n’a presque plus d’existence réelle : il est devenu « idéal ». En même temps, son idéalité aspire le poète vers le monde de l’inconnu, celui qu’il cherche, car il ne marche pas sur la terre, mais « sous le ciel », corps et âme voués à la poésie, celle qu’il a rêvé d’écrire quand il a chanté des « amours splendides ».

 Et nous comprenons alors que Rimbaud fait référence à ses premiers poèmes, ceux des illusions de l’enfance (« Sensation, « Soleil et chair », « Roman », « Première soirée », « Rêvé pour l’hiver»), ceux dont il a très vite dénoncé le caractère illusoire avec une lucidité stupéfiante pour son âge. Souvenez-vous que le premier poème de Rimbaud que nous avons étudié : Sensation (« Par les soirs bleus d’été… »).était écrit au futur : « j’irai ». « heureux comme avec une femme ». Ce poème-ci est écrit au passé : les « amours splendides » ne sont plus qu’un souvenir, un rêve, dit-il.

 « Ma Bohème » est un poème écrit en septembre 1870, à la charnière d’un basculement dans la quête poétique de Rimbaud, entre les premiers poèmes de l’innocence, ceux qu’il désirait envoyer à Théodore de Banville pour avoir son jugement. Voici ce qu’il lui écrivait :

 « Voici que je me suis mis, enfant touché par le doigt de la Muse (pardon si c’est banal), à dire mes bonnes croyances, mes espérances, mes sensations, toutes ces choses des poètes. »

Une charnière donc entre ces poèmes-ci et ceux qui se voudront les poèmes d’un « Voyant ». Il se moque ici de ces « amours splendides » avec un « Oh là là » gentiment ironique, amours qu’il déchirera avec une sorte de rage dans « Mes petites amoureuses », écrit quelque six mois plus tard où il dira comme en crachant,

O, mes petites amoureuses

Que je vous hais !

 Et dans « Les déserts de l’amour » il nous dit : « Je me suis abîmé sous la tristesse amoureuse ».

 Le poème que nous étudions aujourd’hui a une double tonalité : celle de l’exaltation et celle de la souffrance et cette dualité exprime merveilleusement la difficulté de la quête poétique en gardant un équilibre entre gravité et sourire, l’une appelant l’autre. Le regard que l’enfant-poète porte sur lui-même traduit et trahit la conscience aigüe qu’il a de son narcissisme enfantin et en même temps une étonnante conscience de soi accompagnée d’une dérision tout aussi surprenante. On trouve dans ces vers l’expression d’un vrai bonheur, d’un ravissement que le poète semble chérir comme un enfant dans ces « bons soirs de septembre », le mois des récoltes, des vendanges, celui que chante Keats dans son ode à l’automne, « un pied près de [son] cœur ». Arrêtons-nous sur cette dernière image qui est touchante et sublime à la fois, une de ces images qui font de la poésie un langage à part, car elle évoque une caresse en même temps qu’elle surprend par cet étrange rapprochement enfantin, évoquant une position fœtale. Le pied est aussi la mesure d’une unité poétique et tout blessé qu’il est, il a été tout le jour l’organe de la marche et, libéré, chante la chanson du cœur. La poésie est étroitement liée à l’errance. Nouvel Orphée, Rimbaud a comme cordes à sa lyre les élastiques de ses souliers qu’il délace et les sons qu’il en tire sortent des « ombres fantastiques ». Ce ne sont plus les chants des « amours splendides », mais déjà les « archipels sidéraux » et « les cieux délirants » du Bateau Ivre. Le poète sent sur son front les gouttes d’un « vin de vigueur », cette « future Vigueur » qu’il cherchera en vain dans sa dérive maritime.

Est-ce en ces nuits sans fonds que tu dors et t’exiles

Million d’oiseaux d’or, O, future Vigueur ?

Il semble visité par une vie nouvelle, encore mystérieuse et qui s’affirmera dans les mois à venir et vers laquelle il ira au long des routes, les poings fermés par une farouche détermination (Le 2 Novembre 1870, il écrit à Izambard : « Allons, chapeau, capote, les deux poings dans les poches, et sortons. »). Sa poésie sera la vie même ; le critique Alain Borer parle à cet égard de « **poévie**».

 Dans cette nature amie, où chante la lumière des étoiles, où à son front perlent des gouttes de rosée qui le revivifient, où il écoute avec son pied la mystérieuse musique de son cœur, l’enfant-poète avance, libre, dans sa quête de la beauté vers un langage neuf sorti « des ombres fantastiques » et qui produit déjà sous nos yeux un miracle poétique, ce merveilleux sonnet.